

À QUOI RESSEMBLE DIEU ?

Prédication pour le dimanche 12 juillet 2026



Essaïe 12, 1-6

Ce jour-là, tu diras : « Je te célèbre, Éternel, car tu as été irrité contre moi. Ta colère s'est détournée et tu m'as consolé. Dieu est mon Sauveur. Je serai plein de confiance et je n'aurai plus peur, car l'Éternel, oui, l'Éternel est ma force et le sujet de mes louanges. C'est lui qui m'a sauvé. » Vous puiserez avec joie de l'eau aux sources du salut et vous direz, ce jour-là : « Célébrez l'Éternel, faites appel à lui, faites connaître ses actes parmi les peuples, rappelez combien son nom est grand ! Chantez l'Éternel, car il a fait des choses magnifiques : qu'on les fasse connaître sur toute la terre ! » Pousse des cris de joie, exprime ton allégresse, habitante de Sion ! En effet, il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël. Oui, c'est comme un tableau qui nous dépeint une réalité alors connue, que l'on comprend encore aujourd'hui ; qui utilise différentes images pour dire plusieurs vérités, au centre desquelles se trouve le Christ. Nous pouvons nous y promener, regarder ici le troupeau de brebis (visualiser celles dans l'enclos, celles en dehors, qui sont-elles ? Où suis-je parmi elles ?), là le brigand qui veut escalader l'enclos (quel visage a-t-il ?), là le mercenaire qui n'aime pas ses brebis, ou là encore le loup qui les disperse... Et au centre, le Christ, avec ces deux affirmations qui ressortent : « Je suis la porte » et « je suis le berger ».

Jean 14, 8-14

Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus lui dit : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : « Montre-nous le Père ? » Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; c'est le Père qui vit en moi qui fait lui-même ces œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père et le Père est en moi. Sinon, croyez[-moi] au moins à cause de ces œuvres ! En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes, parce que je vais vers mon Père. Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai afin que la gloire du Père soit révélée dans le Fils. Si vous [me] demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. »

Il y a des questions qui ne nous quittent jamais vraiment. Même lorsqu'on croit y avoir répondu.

Par exemple celle-ci : **À quoi ressemble Dieu ?**

On pourrait penser que c'est une question d'enfant. Je ne suis pas sûr.

Je crois que nous passons notre vie à y répondre, souvent sans nous en rendre compte.

Parce que, selon l'image que nous nous faisons de Dieu, nous ne regardons pas le monde de la même manière.

Est-il un juge qui surveille ? Un horloger qui a lancé l'univers avant de partir faire autre chose ?

Un vieux sage bienveillant ? Une énergie ? Ou quelqu'un que l'on peut rencontrer ?

Finalement, la demande de Philippe dans l'Évangile est peut-être la plus simple et la plus honnête de toutes.

« Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. »

Autrement dit : Arrêtons les discours. Fais-nous voir Dieu. Je trouve cette demande assez sympathique.

Parce qu'au fond, nous lui ressemblons beaucoup. Nous aimerions parfois que Dieu fasse un petit effort de communication.

Une apparition de temps en temps. Un communiqué officiel. Une conférence de presse, pourquoi pas...

Cela nous simplifierait les choses.

Et Jésus répond avec une douceur qui ressemble presque à un sourire : « Philippe... cela fait si longtemps que tu es avec moi... Celui qui m'a vu a vu le Père. »

Autrement dit : Tu cherches Dieu ailleurs. Regarde simplement comment je vis.

Comment je parle. Comment je rencontre les gens. Comment je me tiens auprès de ceux qui souffrent.

C'est là que le Père devient visible.

Et c'est justement à ce moment-là que **la première lecture vient compliquer un peu les choses.**

Parce qu'Ésaïe commence son cantique par une phrase que nous ne choisirions probablement pas pour ouvrir un culte. « Ta colère s'est détournée... » La colère de Dieu.

Il faut reconnaître que ce n'est pas le sujet le plus populaire. On préférerait parler de sa bonté.

De son amour. De sa miséricorde.

Et pourtant Ésaïe commence par là. Alors il faut bien regarder de quoi il parle.

Parce que la colère de Dieu, dans la Bible, n'est presque jamais un accès d'humeur.

Ce n'est pas Dieu qui perd patience. Ce n'est pas Dieu qui se met à crier. C'est tout le contraire.

La colère de Dieu, c'est son refus obstiné de tout ce qui abîme la vie.

Quand le prophète Ésaïe dénonce les injustices, l'écrasement des plus pauvres, la corruption, une religion qui chante très juste mais oublie son voisin, c'est là qu'apparaît cette colère.

Elle dit simplement : **ce monde n'est pas fait pour cela.**

Je me demande si nous ne connaissons pas, nous aussi, quelque chose de cette colère-là.

Pas celle qui éclate parce qu'on nous a coupé la priorité. Pas celle qui envahit les réseaux sociaux.

Une autre. Celle qui monte lorsqu'on assiste à une injustice. Lorsqu'une personne est humiliée.

Lorsqu'un enfant est méprisé. Lorsqu'on voit quelqu'un perdre sa dignité.

Cette colère-là ne nous rend pas forcément meilleurs. Elle peut devenir destructrice. Mais elle peut aussi nous révéler quelque chose. Elle nous apprend que nous ne sommes pas faits pour accepter n'importe quoi. Comme un voyant rouge qui s'allume sur le tableau de bord.

Le problème n'est pas qu'il s'allume. Le problème serait de continuer à rouler comme si de rien n'était. La colère dit parfois qu'il y a quelque chose qui mérite d'être sauvé. Quelque chose qui mérite d'être défendu.

Et c'est exactement ce que révèle la colère de Dieu. Elle révèle son amour. Cela paraît paradoxal.

Mais si Dieu se met en colère contre ce qui détruit la vie, c'est précisément parce que la vie lui importe.

Puis vient ce magnifique cantique d'Ésaïe.

Il faut s'arrêter un instant sur ce texte. Ce n'est pas une explication. Ce n'est pas une démonstration. C'est un chant. Comme si, après de longues pages de tempête, le prophète posait enfin sa plume pour respirer.

« Ta colère s'est détournée, et tu m'as consolé. »

J'aime beaucoup ce verbe. Consoler. Parce qu'il ne gomme pas ce qui s'est passé. Il ne fait pas semblant. Il ne dit pas : « Tout va bien maintenant ». Il dit qu'au milieu de ce qui a été traversé, quelqu'un est venu se tenir auprès de nous. Et alors le chant peut naître. « Voici, Dieu est mon salut ; j'ai confiance, je ne crains rien. » Ce n'est pas une formule de catéchisme. C'est la parole de quelqu'un qui regarde derrière lui et qui dit : « Je n'aurais pas cru y arriver. Et pourtant... Me voici debout. »

Et c'est peut-être là que Philippe reprend la parole.

On pourrait presque l'entendre soupirer. « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. »
Je ne crois pas qu'il demande un miracle. Je crois qu'il demande une certitude.
Parce qu'il n'est pas toujours facile de tenir ensemble tout ce que la Bible dit de Dieu.
Le Dieu qui réclame la justice. Le Dieu qui console. Le Dieu qui pardonne. Le Dieu qui bouleverse.
Comment tout cela peut-il être le même Dieu ?
Et Jésus répond d'une manière désarmante. Il ne donne pas une définition. Il ne développe pas une théorie. Il dit simplement : « Regardez-moi. »
Comme s'il disait : si vous voulez savoir qui est Dieu, regardez comment je traverse la vie.
Alors je vous propose de faire exactement cela. De regarder Jésus.

Il y a une scène de l'Évangile de Jean que je trouve bouleversante.

Elle se passe à Béthanie.

Lazare est mort depuis quatre jours. Marthe et Marie sont anéanties. Les voisins sont là. On pleure. Et Jésus arrive. En retard. D'ailleurs, personne ne se prive de le lui faire remarquer.
« Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. »
C'est une phrase que beaucoup d'entre nous pourraient reprendre un jour ou l'autre.
« Seigneur... si tu avais été là... »
Avant même que Jésus dise un mot, l'évangéliste note quelque chose d'étonnant.
En voyant Marie pleurer, Jésus est profondément bouleversé. Le grec est beaucoup plus fort que nos traductions. Le verbe employé évoque une émotion qui secoue tout l'être. Quelque chose qui ressemble à une indignation. Comme un souffle de colère. Mais contre qui ? Certainement pas contre Marie. Ni contre Marthe. Ni contre ceux qui pleurent.
Sa colère va ailleurs. Elle vise la mort. Elle vise tout ce qui brise les liens. Tout ce qui vient arracher un être aimé à ceux qui l'aiment. Autrement dit, la colère de Jésus est tournée exactement dans la même direction que celle d'Ésaïe. Contre tout ce qui détruit la vie.

Et puis survient cette phrase que tout le monde connaît.

La plus courte de tout l'Évangile.

« Jésus pleura. »

Deux mots. Deux mots seulement. Je trouve extraordinaire que Jean ait jugé indispensable de les écrire.
Parce que Jésus ne vient pas expliquer la souffrance. Il ne dit pas : « Tout cela a un sens. »
Il ne prononce aucune théorie. Il pleure. Il entre dans les larmes des autres.
Et je me demande si ce n'est pas là, justement, que Philippe reçoit enfin sa réponse.
« Montre-nous le Père. » Le voilà. Le Père ressemble à cela.
À quelqu'un qui ne reste pas à distance.
À quelqu'un qui n'explique pas d'abord.
À quelqu'un qui accepte d'être atteint par notre douleur.
À quelqu'un qui refuse que la mort ait le dernier mot.
Voilà le visage de Dieu.
Il y a quelque chose de très beau dans cette scène. Jésus ne choisit pas entre les larmes et l'action.
Souvent, nous faisons l'un ou l'autre. Soit nous agissons rapidement pour ne plus voir la souffrance. Soit nous restons dans l'émotion sans savoir comment avancer.

Jésus fait les deux. Il pleure. Et ensuite il appelle Lazare hors du tombeau. Comme si la compassion et l'espérance étaient les deux mains d'un même Dieu.

À partir de là, je relis autrement la phrase d'Ésaïe : « Ta colère s'est détournée, et tu m'as consolé. » Je ne l'entends plus comme un Dieu qui se calme après avoir perdu son sang-froid. Je l'entends comme le mouvement même de son amour.

Une colère qui refuse la destruction. Une consolation qui relève. Une justice qui ouvre un avenir.

Et soudain, le visage de Dieu devient plus simple qu'on ne l'imaginait. Il ressemble à Jésus.

Tout simplement.

Pas au Jésus des images pieuses. Au Jésus qui s'arrête. Qui écoute. Qui pleure. Qui relève. Qui ouvre un chemin là où tout semblait fermé.

Et puis Jésus ajoute une phrase qui, je l'avoue, me déroute toujours.

« Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes encore. »

Chaque fois que je l'entends, j'ai envie de répondre : « Tu es sûr, Jésus ? Tu parles bien de nous ? »

Parce que, si l'on est honnête, nous ne sommes pas exactement à la hauteur des disciples idéaux.

Nous hésitons. Nous doutons. Nous nous trompons. Et parfois, nous nous décourageons.

Alors je ne crois pas que Jésus nous annonce un concours de performances spirituelles.

Il ne nous demande pas d'être extraordinaires. Il nous invite simplement à continuer ce qu'il a commencé.

À rendre Dieu un peu plus visible. Pas par de grands discours. Mais par notre manière d'habiter le monde.

Par notre façon d'écouter. De pardonner. De relever. De prendre soin. Il me semble que c'est cela, les

œuvres de Jésus. Des gestes qui redonnent de la place à la vie.

Et c'est peut-être là que les deux lectures se rejoignent.

Ésaïe chante :

« Vous puiserez avec joie aux sources du salut. »

J'aime beaucoup cette image. Parce qu'une source ne fait presque pas de bruit. Les torrents, eux, font du bruit.

Ils impressionnent. Ils emportent tout sur leur passage.

Les sources sont discrètes. On peut marcher à côté sans même les remarquer. Et pourtant, sans elles, il n'y aurait ni rivière, ni vigne, ni verger. Toute une vallée dépend de ces eaux cachées.

Je me demande si Dieu ne travaille pas souvent comme une source. Nous aimerions parfois des démonstrations éclatantes. Des certitudes indiscutables. Quelque chose qui oblige tout le monde à croire. Philippe lui-même en rêvait : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit. »

Et Jésus répond presque à contre-courant. Il ne montre pas un Dieu spectaculaire. Il montre un Dieu qui s'assoit à une table avec des amis. Qui touche un lépreux. Qui pleure devant un tombeau.

Qui lave les pieds de ses disciples. Qui continue à aimer alors qu'on le trahit. Voilà le Père.

Et peut-être est-ce pour cela que beaucoup passent à côté. Parce que nous cherchons souvent Dieu là où cela fait du bruit. Alors qu'il se donne à voir dans ce qui fait vivre. Je ne sais pas ce que chacun de nous emportera en quittant ce temple. Peut-être une question. Peut-être une inquiétude. Peut-être une joie.

Mais j'aimerais simplement laisser cette question nous accompagner :

Si quelqu'un voulait aujourd'hui découvrir le visage de Dieu, où pourrait-il le voir ?

Dans le vacarme des certitudes ? Ou bien dans ces gestes presque invisibles qui redonnent vie à quelqu'un ? Je crois que Jésus répondrait sans hésiter. « Regardez-moi. »

Et puis il ajouterait peut-être : « Maintenant, à votre tour, rendez ce visage un peu plus visible autour de vous. »

Alors les paroles d'Ésaïe ne seront plus seulement un vieux cantique d'Israël. Elles deviendront peut-être notre propre prière :

« Voici, Dieu est mon salut. J'ai confiance. Je ne crains rien. Et je puiserai avec joie aux sources du salut. »

Amen